Cahiers d'Études africaines

Cahiers d'études africaines

193-194 | 2009
Tourismes

Aime, Marco. – *Timbuctu*

Elina Caroli

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/etudesafricaines/14027
DOI : 10.4000/etudesafricaines.14027
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 20 juin 2009
Pagination : 621-623
ISBN : 978-2-7132-2207-8
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Elina Caroli, « Aime, Marco. – *Timbuctu* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 21 septembre 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14027 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.14027

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Aime, Marco. – *Timbuctu*

Elina Caroli

RÉFÉRENCE

AIME, Marco. – *Timbuctu.* Torino, Bollati Boringhieri (« Incipit »), 2008, 190 p.

1 *Timbuctu* (Tombouctou en italien) est paru en avril 2008 dans la collection Incipit de la maison d'éditions turinoise Bollati Boringhieri. La collection, récente et éclectique, compte quelques ouvrages d'anthropologues (parmi lesquels, en 2007 et 2008, deux livres de Marc Augé). Écrits par des anthropologues, ils ne sont pas toujours pour autant des œuvres d'anthropologie. C'est le cas de *Casablanca*[1], le deuxième livre de M. Augé (2008) paru dans Incipit, constitué d'un « montage de souvenirs » personnels. Ce constat vaut également pour le livre de Marco Aime, s'agissant de l'œuvre d'un voyageur qui a cependant l'érudition, l'expérience et le regard d'un ethnologue, et parce que, ici aussi, le récit est construit par le biais d'un montage, jamais prévisible à l'avance, d'histoires, de rencontres, d'images.

2 L'anthropologue italien, passionné de voyages, s'était déjà adonné par le passé à la rédaction de livres au croisement du récit de voyage et du carnet de terrain, en montrant, par sa démarche, à quel point la ligne de démarcation entre les ethnologues d'une part et les voyageurs d'autre part, peut être subtile[2]. Même, en raison du rapport actuel de la discipline avec le temps, l'espace et les Autres, il arrive que l'ethnologue ne soit pas si différent d'un observateur attentif à la vie de tous les jours (comme dans *Il primo libro di antropologia*[3], paru en même temps que *Timbuctu*).

3 Ainsi, dans la note au lecteur, Marco Aime prévient que son livre « naît du regard d'un simple voyageur vivant son expérience dans le quotidien des terres qu'il a la chance de visiter »[4](p. 5). Le premier chapitre (« Promenade tombouctienne », en français dans le texte), s'ouvre sur la description de l'arrivée par avion à Bamako, et de la continuation du voyage sur les pistes maliennes, rendues poussiéreuses par l'harmattan, et sur le Niger, jusqu'à l'arrivée à Tombouctou. Dès le début, l'auteur nous présente une image représentative d'un des concepts-clés du livre : « On va à Tombouctou parce qu'elle est

éloignée et qu'on la croit isolée et on trouve une file de blancs qui attendent de se connecter avec leurs maisons » devant un hôtel possédant un accès à Internet (p. 12).

4 Dans ce premier chapitre, Marco Aime nous présente la ville contemporaine, ce que Tombouctou est aujourd'hui ou peut être aux yeux d'un voyageur capable de découvrir la vraie ville au-delà du mythe. Il s'agirait donc, selon l'auteur, d'un voyageur qui ne se contente pas de visiter les lieux incontournables (les trois mosquées et les maisons des explorateurs, dans le chapitre « Petits guides, grands explorateurs ») et qui refuse aussi les idées reçues et les stéréotypes sur Tombouctou – et sur l'Afrique en général – précédant le voyage. Marco Aime est un voyageur identique aux autres : sa première visite de la ville, nous dit-il, remonte à 1984 (p. 159). Il s'amuse à nous dévoiler les mystères (pp. 23-24) de « Tombouctou la mystérieuse » et à contrer de la sorte cet imaginaire occidental qui, en donnant divers noms à la ville (voir le chapitre « Les noms de Tombouctou »), a façonné la vision non seulement des étrangers mais également celle des habitants. Il cite le cas d'habitants qui répètent sournoisement que « Tombouctou est au bout du monde », en se moquant de la sorte du point de vue occidental. À l'inverse, les Tombouctiens, lorsqu'ils vont à Bamako, affirment aller « en brousse ». Et pourtant le *feed back* va plus en profondeur, pénétrant dans les différentes couches de la société tombouctienne et, le plus souvent, l'utilité l'emporte sur l'ironie : l'Office du tourisme utilise les devises forgées par les voyageurs et les explorateurs du passé ; les guides doivent tenir compte des attentes et des désirs des touristes. Surtout, lors des formations organisées par le ministère du Travail, il est demandé aux futurs guides de s'habiller de façon traditionnelle. Le guide rencontré par l'auteur porte une chemise en bogolan avec des dessins typiques dogon. « Comme si un gondolier s'habillait en Tyrolien », commente Aime (p. 68).

5 Enfin, c'est ce que les touristes désirent. Ce qu'ils convoitent le plus c'est le tampon de Tombouctou sur le passeport, au point qu'à l'Office du tourisme il est possible d'acheter un diplôme qui atteste qu'on est vraiment allé à Tombouctou. Vanité du touriste, qui, comme les spécialistes nous le disent depuis longtemps, vit l'expérience du voyage projeté en avant, sur le temps du retour chez soi et chez les siens, sur le temps du récit et de l'exposition de fétiches et de photos. Mais cette attitude est accentuée chez le touriste à Tombouctou, car, comme pour les explorateurs du passé, la valeur de ce voyage résiderait d'abord dans le mythe construit autour de l'inaccessibilité de ce lieu.

6 Or, à l'instar de maints voyageurs du passé, les touristes sont aujourd'hui souvent déçus par Tombouctou[5]. Enfin, cette ville « ne vaut pas le voyage, même pas un détour, si ce n'est pour dire qu'on y est allé », affirme le journaliste Jean-Pierre Dubarry (p. 86). Face à cette ville de terre, l'idée d'ensemble qui surgit, c'est qu'il n'y a rien. Tombouctou n'est pas un village de la brousse africaine ; c'est une ville où pourtant les édifices les plus anciens ne diffèrent pas des plus récents (p. 86). C'est sans doute pour cette raison qu'aujourd'hui on mise beaucoup sur les manuscrits, véritable richesse de Tombouctou, même si, affirme l'auteur, personne ne semble s'intéresser à leur contenu. Dans la rhétorique onusienne dominante, ils sont devenus des monuments à sauvegarder et à valoriser pour leur simple valeur esthétique. Enfin, Tombouctou ne représente même pas une Afrique pensée *a priori* en termes d'animisme ou d'ethnies.

7 Tombouctou, de par sa réalité complexe et déroutante (par rapport aux stéréotypes occidentaux sur l'Afrique) permet à Marco Aime, tout en écrivant ce livre comme un voyageur, de se pencher sur des questions importantes de l'anthropologie. En racontant Tombouctou, il analyse aussi bien le voyage et le tourisme, que le rapport

entre mythe et réalité et les relations entre étrangers et autochtones. Surtout, il analyse le regard occidental et, par ce biais, en nous dévoilant l'ampleur de la différence tombouctienne par rapport à notre idée de l'Afrique, il nous parle du rapport de l'Occident à l'Afrique en général.

8 *Timbuctu* est un livre sur le jeu de miroirs complexe instauré entre les touristes (les Occidentaux, d'après Aime) et les autochtones (un ensemble plus hétérogène, dont l'élément commun serait, dans le discours de l'auteur, l'opposition constante au *nous*) ; c'est un livre sur des images renvoyées sur d'autres images, jusqu'à ne plus savoir où, dans quel continent, se trouverait la matrice de ces représentations. Il s'agit d'un thème cher à Marco Aime qu'il avait déjà abordé à propos des Dogons, renommés auprès des Occidentaux pour leur cosmogonie, fameux chez leurs voisins pour leurs oignons[6]. Si l'ethnotourisme pratiqué sur la falaise de Bandiagara ne semble pas possible à Tombouctou (p. 93), puisque cette ville, avec son brassage, est un défi vivant à l'Afrique des ethnies, le jeu de miroirs est cependant toujours à l'œuvre. Ville multiethnique, musulmane, de l'écrit (« c'est la plus grande bibliothèque d'Afrique », affirme Aime p. 97), elle demeure toutefois victime d'un regard en quête d'authenticité et de primitivisme. Un regard foncièrement ethnocentrique.

9 Le chapitre concernant le rapport de Tombouctou à l'islam (« Ibn Battuta indigné »), montre que Tombouctou est « victime ou protagoniste du regard d'autrui », non seulement des Occidentaux mais également du monde musulman. Les chroniques arabes témoignent également d'un découpage, dans la riche histoire tombouctienne, de moments figés, privilégiés parce qu'ils confortent l'image d'une ville islamisée depuis toujours. Une observation qui aide à mieux comprendre les infiltrations fondamentalistes ayant lieu à Tombouctou, dans un contexte contemporain de forte réislamisation de pays d'Afrique occidentale tels que le Mali.

10 Pourtant, puisque le livre est foncièrement consacré à dévoiler l'etnocentrisme implicite présent dans notre (en tant qu'Occidentaux) récit de la ville, quelle est la puissance de ce récit ? Marco Aime ne peut pas s'empêcher, lui non plus, de renvoyer sans cesse Tombouctou à l'Occident. La ville est, de la sorte, un « Occident inversé » (p. 31) mais aussi « une espèce de vaisseau spatial, atterri ici par hasard. Une île ayant apparemment peu en commun avec la réalité qui l'entoure » (p. 121). Si « tout ici est le fruit d'un brassage » (p. 122), l'idée reçue de l'Afrique des ethnies que l'auteur voulait pourtant contrer, ne parvient-elle pas de la sorte par l'emporter ? Le récit de Marco Aime débute par la poussière de l'harmattan, les vieilles autos de Bamako, la lumière sale (pp. 9-10), les petites filles sales, ici où « la nuit est vraiment noire » (p. 11) et le matin est « presque fatigué » (p. 12). Tombouctou est d'une « couleur poussière » monotone (pp. 12-13) ; les hommes semblent bouger au ralenti (p. 14), alors que les touristes sont toujours pressés (p. 20) et les changements, même les plus anodins, toujours importés de l'Occident (p. 13).

11 Enfin, même dans le discours de l'auteur, Tombouctou n'est visible qu'à travers le « voile de l'Occident » qui l'entoure (p. 65). Ainsi, la poussière consiste en définitive, dans les dernières pages du livre, à connoter Tombouctou (pp. 165, 185) et, depuis une place sableuse, la dernière pensée de l'auteur est destinée à l'Europe.

NOTES

1. Marc Augé, *Casablanca,* Torino, Bollati Boringhieri, 2008.

2. Voir également dans ce numéro le compte rendu sur l'ouvrage de T. Barthélemy & M. Couroucli (dir.), *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture*.

3. Marco Aime, *Il primo libro di antropologia,* Torino, Einaudi, 2008.

4. Les citations entre guillemets sont traduites par moi de l'italien.

5. Voir l'article de Marco Aime « Les déçus de Tombouctou » dans ce numéro.

6. Marco Aime, *Diario dogon,* Torino, Bollati Boringhieri, 2000, p. 12.